

Intelligibilité et mémorisation dans le langage

Rakotomalala Jean Robert¹



Résumé

De SAUSSURE à GRÉIMAS, en passant par WITTGENSTEIN, la possibilité de mémorisation s'organise de manière binaire. Tout le problème de la linguistique se résume dans ce passage : « dans la langue, il n'y a que des différences » (SAUSSURE, 1982[1972], p. 166). Pourtant, nous allons nous servir d'un phénomène plus vaste qui préside au rapport du langage à la mémoire : il s'agit de la narrativité dont la première analyse connue se trouve chez Aristote (384-322 av. J.-C.). Mais nous allons aller encore plus loin en proposant d'explorer le rapport du langage à la mémoire dans ce que DONALD appelle le stade mythique de l'humanité.

Mots clés : langage, différence, narrativité, temporalité close, temporalité ouverte.

Abstract

From SAUSSURE to GRÉIMAS, via WITTGENSTEIN, the possibility of memorization is organized in a binary way. The whole problem of linguistics can be summed up in this passage: "in language, there are only differences". (SAUSSURE, 1982[1972], p. 166) However, we will use a larger phenomenon that presides over the relationship of language to memory: it is narrativity, the first known analysis of which is found in Aristotle (384-322 BC). But we will go even further by proposing to explore the relationship of language to memory in what DONALD calls the mythical stage of humanity.

Keywords: language, difference, narrativity, closed temporality, open temporality

¹ Maître de Conférences. Statut : Maître de Conférences. Institution : Domaine Arts, Lettres et Sciences humaines – Université de Toliara – Madagascar. Adresse email : yonnanbob@gmail.com .

1. OBJECTIF

L'objectif de ce travail est de tenter de répondre à la question de savoir comment la mémoire se construit à travers le langage. Ce qui signifie que ce travail ne s'inscrit pas dans la science neurologique, à la limite, il peut être rattaché à la science cognitive, mais avant tout le souci ici est de tenter de tisser le mécanisme qui permet au langage de construire la mémoire.

Nous n'allons pas non plus tenter de définir la mémoire ni en termes neurologiques ni en termes psychanalytiques. En effet, la première évidence est de constater qu'il n'y a pas de mémoire sans langage comme l'atteste le trou de mémoire compris comme l'effroyable sensation d'avoir déjà donné un nom à une expérience antérieure sans pouvoir rattacher des éléments linguistiques à ce souvenir. L'utilité d'un souvenir non exprimable est très problématique. Littéralement, dans cette situation, nous sommes dans le cas d'un animal qui est capable de manifester une attitude psychologique ou émotionnelle sans jamais pouvoir la convertir en langue parce que l'animal ne dispose pas des unités de la première articulation : « (...) *tout fait d'expérience à transmettre, tout besoin qu'on désire faire connaître à autrui s'analyse en une suite d'unités douées chacune d'une forme vocale et d'un sens.* (MARTINET, 1969 [1967], p. 13) ».

Cette dernière remarque va nous amener à parler de la spécificité du langage. Elle sera abordée de trois manières différentes. La première concerne d'abord la double articulation. La deuxième est le changement de hiérarchie opérée par BENVENISTE contre SAUSSURE, et la troisième et dernière manière est une dimension chronologique de la question dans le passage du protolangage au langage.

1.1 LA DOUBLE ARTICULATION DU LANGAGE

C'est à (MARTINET, 1969 [1967], p. 13 et sqq) que nous devons la mise à jour de la double articulation du langage. La première articulation a pour éléments des unités douées de sens qui se combinent pour former des énoncés. Ces éléments de la première articulation sont appelés « morphèmes » ou « lexèmes ». On peut admettre que ces éléments forment une liste ouverte, mais il s'agit d'une ouverture très timide qui se met en place très lentement selon la décision des académiciens ou des usagers de la langue. La raison de cette faiblesse d'ouverture est qu'un niveau seuil seulement est requis pour une communication au quotidien et nullement tout le lexique d'un dictionnaire usuel. Ce niveau seuil est à environ 50% du dictionnaire.

Mais le fait qu'il faut souligner est que ce nombre limité permet de construire une infinité d'énoncés qui ne sont pas identiques les uns aux autres sans jamais compromettre la communication.

La combinaison de phonèmes (unité minimale dépourvue de sens) pour obtenir des lexèmes appartient à la deuxième articulation. Ici, nous avons carrément une liste fermée de phonèmes, en moyenne une vingtaine, mais qui permet d'obtenir des milliers de lexèmes.

Pour conclure cette première spécificité du langage humain, nous allons emprunter une remarque issue d'une préoccupation littéraire à partir des travaux de Saussure sur la légende, exhumés très tardivement par des chercheurs :

« Ce qui fait la noblesse de la légende comme de la langue, c'est que condamné l'une et l'autre à ne se servir que d'éléments apportés devant elles et d'un sens quelconque, elles les réunissent et en tirent continuellement un sens nouveau. (MARINETTI & MELI, 1986, p. 307) »

Ce qui veut dire que pour qu'il y ait mémorisation, il faut que les éléments de cette mémoire soit en nombre fini, et puisse être embrassée d'un seul coup d'œil, mais cette finitude n'empêche pas la créativité de telle manière que l'homme ne sera jamais pris au dépourvu en recourant à de nouvelles combinaisons que l'on appelle « trope » comme la métaphore, la synecdoque ou la métonymie ; ou tout simplement la créativité, définie jadis par (CHOMSKY, 1966) comme la possibilité de créer un ensemble de phrases infini à partir d'un ensemble fini de règles.

Cette dernière remarque nous amène à considérer le rôle fondamental du langage dans la mémorisation si bien que le changement de hiérarchie opérée par BENVENISTE devienne impératif.

1.2 LE CHANGEMENT DE HIÉRARCHIE

Pour le père de la linguistique, SAUSSURE, il devrait exister une sémiologie qui est une science de la vie des signes au sein de la société, et dans cette perspective, la linguistique n'en est qu'un territoire :

« On peut donc concevoir *une science qui étudie la vie des signes au sein de la vie sociale* ; elle formerait une partie de la psychologie sociale, et par conséquent de la psychologie générale ; nous la nommerons SÉMILOGIE (du grec SĒMEÏON, « signe »). Elle nous apprendrait en quoi consistent les signes, quelles lois les régissent ? Puisqu'elle n'existe pas encore, on ne peut pas dire ce qu'elle sera ; mais elle a droit à l'existence, sa place est déterminée d'avance. La linguistique n'est qu'une partie de cette science générale, les lois que découvrira la sémiologie seront applicables à la linguistique, et celle-ci se trouvera ainsi rattachée à un domaine bien défini dans l'ensemble des faits humains (SAUSSURE, 1982[1972], p. 33). »

BENVENISTE modifie cette hiérarchie en précisant que la langue est l'interprétant final de tout système sémiotique allant du langage des abeilles au code des fleurs :

« Toute sémiologie d'un système non linguistique doit emprunter le truchement de la langue, ne peut donc exister que par et dans la sémiologie de langue. Que la langue soit ici instrument et non objet d'analyse ne change rien à cette situation, qui commande toutes les relations sémiotiques ; la langue est l'interprétant de tous les autres systèmes, linguistiques et non linguistiques (BENVENISTE, 1981[1974], p. 60). »

Cette suprématie du langage humain par rapport aux autres sémiotiques montre clairement que l'avantage que nous avons sur les animaux. Nous pouvons interpréter tout ce qui nous entoure et le mettre en mémoire dans le langage pour qu'une mémoire individuelle devienne une mémoire collective au bénéfice de l'ordre social. Le langage en tant qu'instrument de communication installe chaque individu au sein de la transcendance horizontale ou de la communauté linguistique, ce qui revient au même, et démontre que personne ne peut se suffire à elle-même. Toute idiosyncrasie est un solipsisme qui mène vers le scepticisme et bloque l'aspect communicationnel du langage. Cette dynamique empêche l'homme d'avoir la force d'un groupe comme l'illustre parfaitement le mythe de la tour de Babel. Cette dernière remarque embraye dans la question chronologique.

1.3 LA QUESTION CHRONOLOGIQUE

La question qui se rapporte à l'origine du langage est une question vouée à l'échec si l'on entend par là en faire une archéologie puisque la parole s'évanouissait avec la mort du locuteur. Cette situation donne de l'importance à la volonté de passer de la mémoire individuelle vers la mémoire collective qui résiste mieux à l'extinction.

(DONALD, 1993[1991], p. 267 sqq) appelle ce passage de la mémoire individuelle vers la mémoire collective « stade de la culture mythique » qui est une rupture de la mimesis qui lie les singes et les hommes. Par ailleurs (BICKERTON, 1990), définit cette mimesis de « protolangage » dont la propriété essentielle est l'absence de grammaire qui est due à la nature de la communication. Le protolangage est une communication *hic et nunc* dans lequel domine le geste déictique, c'est-à-dire que les acteurs de la communication sont en présence de l'objet dont ils parlent. C'est cette présence simultanée des actants de la communication qui dispense le protolangage de la grammaire.

L'hypothèse du protolangage est une hypothèse forte puisque nous le retrouvons dans l'acquisition du langage au niveau ontogénétique : l'enfant, très souvent incapable de nommer l'objet de son intérêt, se contente de le pointer, avec ou sans appel phatique, par son index à l'adulte pour se faire comprendre. Il est même à l'œuvre chez l'adulte dans des situations critiques qui exigent une réponse rapide, ainsi un individu aux mains encombrées peut se contenter d'interjeter « la porte » pour que celle-ci soit ouverte par son interlocuteur.

Il semble ainsi que le parallélisme entre acquisitions du langage au niveau ontogénétique et au niveau phylogénétique est soutenable : le protolangage enfantin encore très agrammatical n'empêche pas la communication même si cette communication est restreinte au pointage du référent dans un geste déictique ou dans un geste de monstration ; alors que les adultes sont contraints au langage fortement grammaticalisé afin de pouvoir poursuivre ce dont on parle dans le temps et dans l'espace en dépit de la notion de référent évolutif fictionnel ou du référent évolutif standard (CHAROLLES & SCHENEDECKER, 1993) qui nous permet de parler de « poulet » indifféremment à propos de celui qui se trouve dans la basse-cour et de celui dans nos plats.

(VICTORRI, 2002) n'hésite pas à qualifier l'étape de la culture mythique de DONALD d'époque charnière lieu du passage du protolangage vers le langage parce que l'homme est désormais, par l'entremise de la grammaire, capable de parler d'une chose absente, d'une chose qui n'est pas présente aux sens (vue, ouïe, etc.). Mais en tenant compte de ce que la chose absente réalise ou subit des actions dans un ancrage spatial variable et dans un ancrage temporel long, nous comprenons toute l'importance de la grammaire dans la possibilité de mémorisation.

Pour une petite illustration : le geste déictique de la monstration par l'index se transfère en langue par le mode indicatif qui signale que le dit appartient à la catégorie du réel qui préside à la suspension d'incrédulité proposée par (COLEREDIGE, 1817) et reprise par nos auteurs contemporains comme (SCHAEFFER, 1999) ou (LAVOCAT, 2004). C'est là que réside toute l'importance de la représentation ou de la méta-représentation offerte par la grammaire du langage qui impose à notre mémoire une spectacularisation discursive.

Pour continuer, nous allons tester la grammaire du récit à l'épreuve du mythe.

2. GRAMMAIRE ET RÉCIT

Il ne s'agit pas ici de reprendre la grammaire du récit tel que cela s'organise dans les textes de (TODOROV, 1968), et repris dans (TODOROV, 1971-1978) ; mais de lier le principe de mémoire à partir de la logique narrative qui s'énonce de la sorte :

« L'intrigue minimale complète consiste dans le passage d'un équilibre à un autre. Un récit idéal commence par une situation stable qu'une force quelconque vient perturber. Il en résulte un état de déséquilibre ; par l'action d'une force dirigée en sens inverse, l'équilibre est rétabli ; le second équilibre est semblable au premier, mais les deux ne sont jamais identiques. (TODOROV, 1968, p. 96) »

Très curieusement, sur un plan diachronique scientifique, ce passage de TODOROV est une amélioration très pertinente de l'algorithme narratif de (GREIMAS, 1966b, p. 30) qui est lui-même une épuration de l'analyse des récits populaires russes chez (PROPP, 1970 [1958]).

Mais si GRÉIMAS reconnaît sa dette envers PROPP, TODOROV n'a jamais exprimé aucune reconnaissance envers son prédécesseur bien que son apport sur la question narrative est en avance sur l'algorithme greimassien qui a l'inconvénient majeur de saisir le processus à partir de la situation de déséquilibre :

« Le récit, pour avoir un sens, doit être un tout de signification et se présente de ce fait comme une *structure sémantique simple*. (...) Une sous-classe de récits (mythes, contes, pièces de théâtre, etc.) possède une caractéristique commune qui peut être considérée comme la propriété structurelle de cette sous-classe de *récits dramatisés* : la dimension temporelle, sur laquelle ils se trouvent situés, est dichotomisée en *un avant* vs *un après*. (GREIMAS, 1966b, p. 29) »

Cette dichotomisation donne l'algorithme suivant (*ibid.*, p.30) :

$$\frac{\text{Avant}}{\text{Après}} \cong \frac{\text{Contenu inversé}}{\text{Contenu posé}}$$

Fait encore plus curieux, aucun des trois auteurs n'a jugé nécessaire de mentionner ARISTOTE (384 – 322 av. J. – C.) dont la formulation de la théorie narrative montre clairement la dimension cognitive de la question de mémorisation :

« La limite fixée à l'étendue en considération des concours dramatiques et de la faculté de perception des spectateurs ne relève pas de l'art ; car s'il fallait présenter cent tragédies, on mesurerait le temps à la clepsydre, comme on l'a fait dit-on quelque fois. Par contre la limite conforme à la nature même de la chose est celle-ci : plus la fable a d'étendue, pourvu qu'on en puisse saisir l'ensemble, plus elle a la beauté que donne l'ampleur, et, pour établir une règle générale, disons que l'étendue qui permet à une suite d'événements, qui se succèdent suivant la vraisemblance ou la nécessité, de faire passer le héros de l'infortune au bonheur ou du bonheur à l'infortune, constitue une limite suffisante. (1451a) (ARISTOTE, 1985, p. 41) »

Cette permanence de la théorie narrative dans le temps est à la source de l'une de nos réflexions qui consiste à dire que la narrativité est l'essence du langage (RAKOTOMALALA, 2017, p.

5), mais elle a pour corollaire l'introduction de la grammaire afin de pouvoir donner une cohérence discursive. Par exemple, le système anaphorique du langage que nous allons observer dans la deuxième partie n'a pas pour but d'éviter la répétition (ce qui entre en contradiction avec la récursivité), mais d'assurer le lien entre un segment antérieur sur la base d'une identité référentielle.

En tout cas, il y a fait de mémoire parce qu'« une fois le monde narrativisé, la catégorie du réel s'évanouit comme une question inutile » (RAKOTOMALALA J. R., 2018, p. 12), alors ce qui est retenu, c'est la logique qui s'expose dans le récit – au sens large – à titre de passage d'un état à l'autre. C'est de cette manière que les mythes de nature orale parcourent la distance qui nous sépare de la préhistoire : ils sont logés dans la mémoire des peuples successifs.

Maintenant, mettons en évidence le principe binaire qui organise l'arthrologie de notre première littérature qu'est le mythe.

2.1 LA MÉMOIRE DU MYTHE D'ŒDIPE

L'évidence première qui motive l'énonciation de ce récit est un acte de langage : *l'instauration de l'interdit de l'inceste*. Ce qui a donc permis à ce mythe de parcourir les âges réside dans l'articulation de l'horreur de l'inceste à son interdit. La mémoire est donc une articulation binaire de nature linguistique et qui a fait dire à (WITGENSTEIN, 1961, p. 37) que « La subsistance des états de choses et leur non-subsistance est la réalité. (La subsistance des états de choses et leur non-subsistance, nous les nommerons respectivement aussi fait positif et fait négatif.) »

Autrement dit, ce que la mémoire retient est une arthrologie entre l'être et le non-être. C'est ce qui se passe tout au long de l'intrigue du mythe d'Œdipe : enfant bénéfique ou enfant maléfique ; conjuration du destin et son insuccès. Les péripéties entre ces deux bornes du récit suivent également cette logique binaire : identité parentale masquée et identité parentale dévoilée. L'épisode du sphinx a pour mission de mettre Œdipe devant le choix d'être un héros ou d'échouer à l'être afin de mériter d'épouser la reine. En dépit de l'apparent succès de cet épisode, il contribue toujours à l'insuccès de la conjuration du sort.

(JAKOBSON, 1981[1963]) donne un exemple emblématique de la puissance mémorielle sur la base de l'arthrologie mise en évidence par la logique narrative en définissant la fonction poétique comme résultat de la projection des équivalences paradigmatiques sur l'axe syntagmatique (p.221). L'axe paradigmatique représente tout le stock d'éléments possibles mémorisés en un point de la chaîne syntagmatique. Pour le poète le choix consiste à mettre sur des points différents de la chaîne les éléments exclusifs du paradigme à tel point que (RIFFATERRE, 1979, p. 75) nous apprend que :

« La véritable signification du texte réside dans la cohérence de ses références de forme à forme et dans le fait que le texte répète ce dont il parle, en dépit de variations continues dans la manière de dire. Saussure a compris que le « sens profond » du texte est ce système et la forme de ce système de référence et de répétition, et non le contenu de ce qui est répété. »

À cet égard, le mythe d'Œdipe est poétique parce qu'il est constitué sur la chaîne d'une accumulation d'insuccès, même le succès au déchiffrement de l'énigme du sphinx participe

paradoxalement à l'échec de la conjuration du destin. Il s'ensuit que ce mythe a pour matrice sémantique « l'insuccès » en ces différentes étapes, de manière à laisser s'accomplir le destin funeste prédit par les oracles de Delphes. Il s'agit d'autre chose que de la projection des équivalences paradigmatiques sur l'axe syntagmatique.

2.2 SYSTÈME PRONOMINAL ET MÉMORISATION

En revanche, le discours du point de vue de la syntaxe progresse par différenciation paradigmatique à chaque point de la chaîne, et pour l'illustrer, nous allons présenter le système pronominal du français selon la formulation dans (RAKOTOMALALA J. R., 2015).

Sujet / Destinateur		Axe de la communication (2)		Objet second / destinataire
		Objet	Objet	
Il(s) /Elle(s)		Défini Le, La, Les	Indéfini En + V+ Nbre	Lui, Lui, Leur
GP Allatif (à)		Axe du désir(1) ↑		GP Délatif (de)
Objet Prép. / Locatif				Objet Prép. / Locatif
Inanimé	Animé	Axe du pouvoir (3) ← Sujet →		Inanimé
Y	à lui, à eux à elle, à elles			En

Figure 1 : Tableau synoptique des pronoms personnels

Le choix de ce corpus est justifié par la volonté de mettre en place le mécanisme qui permet aux apprenants de mémoriser les formes concernées à partir de système d'oppositions binaires à ramifications

2.2.1 LES PRONOMS SUJETS

Nous aurions pu sauter cet épisode du fait de l'acquisition de ces pronoms, dès le plus jeune âge, dans l'apprentissage de la conjugaison. Mais seulement dans le souci d'une mémorisation explicite, il nous faut rappeler que les pronoms de conjugaison s'opposent à tous les autres en ce sens que les deux premières personnes ne reprennent du tout aucun segment antérieur. *Je* est l'instance de l'énonciation et installe son interlocuteur en *tu*. Selon (BENVENISTE, 1982[1966], pp. 251, sqq), il s'agit respectivement de la personne qui parle et de la personne à qui l'on parle.

Très rarement, dans les courriers administratifs, la personne qui parle peut être cataphorique d'un segment postérieur qui lui est coréférentiel. Cette cataphore annonce toujours un nom propre suivi d'un titre administratif, elle est une forme figée comme cela se passe souvent dans le style juridique : *je soussigné, directeur de la mention, autorise la réunion des étudiants ...*

Le *je* cataphorique s'oppose au *nous* dans le même emploi. Ce dernier supporte seulement l'accord du genre et jamais l'accord du nombre en ce qui concerne les formes adjectivales, mais le verbe s'accorde bien au nombre, parce que c'est un *nous de modestie* ou de *majesté* : *Nous, Directeure de la publication de la revue Cinétismes, autorisons Rakoto à apporter les corrections à son manuscrit.*

Le couple *je – tu*, comme acteur exclusif de la communication linguistique installe la troisième personne soit comme la « personne absente » ou comme la « non-personne ». Il s'agit de ce dont parle le couple *je – tu*. Quand la troisième personne désigne les divinités, le langage porte la trace mythico-religieuse des puissances à craindre en refusant de nommer, même en cataphore, ces divinités. Cette trace est manifeste dans les verbes météorologiques comme dans *il pleut* qui implique la croyance que ce soit une divinité qui fait la pluie ou le beau temps.

Nous sommes donc très loin de l'explication de (DUBOIS & LAGANE, 2017 [1964]) qui voit un sujet apparent et un sujet réel pour un même verbe :

« Dans les verbes impersonnels ou pris impersonnellement, on distingue le *sujet apparent* et le *sujet réel*. Le sujet réel, placé après le verbe, fait ou subit l'action indiquée par le verbe. Le sujet apparent est un pronom (*il* ou *ce*) qui, placé avant le verbe, ne joue d'autre rôle que de laisser prévoir le sujet réel : **il** lui arrive une **aventure** extraordinaire. **Il**, sujet apparent de *arrive* ; **aventure**, sujet réel de *arrive*. (DUBOIS, JOUANNON, & LAGANE, 1961, p. 25) »

Pourtant, bien avant de l'édition 2017 de cette version de 1961, certains grammairiens ont déjà admis cette trace mythico-religieuse de la langue :

« Certains grammairiens contestent qu'*il* soit purement formel. Voir surtout L. Spitzer, *Stilstudien*, I, pp.160-222 : pour Spitzer, *il* a une valeur mythique ; c'est « le grand neutre de la nature », « une périphrase pour *Dieu* », « un euphémisme » ; *il pleut* doit être rapproché de *Jupiter tonat* (sic.) « Jupiter tonne » des Latins. (GREVISSE, 1997[1993], p. 305) »

Cette question de la trace mythico-religieuse dans le langage est débattue dans un article intitulé « Illéité » (RAKOTOMALALA J. R., Illéité, 2018) et ce pronom à valeur mythique s'étend aux verbes impersonnels par délocutivité.

On peut encore multiplier les ramifications oppositives des pronoms sujets au point qu'il est possible d'admettre que la mémoire crée une structure fractale – au sens de (MANDELBROT, 2010) – pour sa performance. Maintenant nous allons passer aux pronoms objet.

2.2.2 LES PRONOMS OBJET

Ils s'opposent au pronom sujet dans la mesure où ils sont extraits de leur position post verbale pour devenir des pronoms clitiques comme si tous les pronoms avaient vocation à être préverbaux. Les pronoms objet se ramifient en deux : l'objet défini et l'objet indéfini.

Les objets définis sont repris par *le*, *la*, *les* en fonction du genre et du nombre. Les objets indéfinis se ramifient à leur tour en deux : ceux qui manifestent la préposition *de* en surface comme les adverbes de quantité (*beaucoup de*, *un peu de*, etc.) ou les expressions de mesure (*un kilo de*, *un morceau de*, etc.), et ceux qui ne la font pas apparaître comme les adjectifs numéraux (*deux*, *trois* ...) ou les adjectifs déterminatifs (*aucun*, *certains*, *plusieurs*, *quelques*).

La syntaxe convertit les déterminants indéfinis en nom de nombre comme l'atteste l'identité morphologique du nombre *un* et l'article indéfini au singulier *un*. Cette dernière remarque nous amène à identifier la forme du pronom indéfini : *en* + *nom de nombre* avec cette particularité que seul *en* est préverbal et le nom de nombre est laissé derrière le verbe : *je mange une pomme* = *J'en mange une*.

Cette analyse a une conséquence au niveau de l'accord du participe passé avec un verbe transitif. On affirme innocemment que l'objet direct placé avant le verbe entraîne l'accord du participe passé. Ici encore la mémoire doit créer une nouvelle ramification, car cet accord vaut seulement pour les objets définis, nous n'en voulons pour preuve que la dislocation de droite : *la pomme, je l'ai mangée*. Cette règle est inopérante pour les objets directs indéfinis parce que le pronom *en* position préverbale est indifférencié du point de vue de la grammaire, seul le nom de nombre laissé derrière le verbe porte les marques grammaticales et ne peuvent pas influencer la forme du verbe : *des pommes, j'en ai mangé beaucoup*. C'est ce que confirme le passage suivant :

« Dans les groupes du type *j'en ai un, j'en ai un kilo*, etc., M. Gross (1973, p.204) avait déjà noté que l'anaphore par *en* ne reprend pas sous forme pronominale la référence d'un groupe nominal antérieur : *en* « représente » un élément ou un groupe d'éléments sur la seule base de l'identité lexicale, en lui-même il n'a pas de référence particulière et si la combinaison *en* + *un*, *en* + *un kilo* a bien, quant à elle, une référence actuelle, elle est nécessairement distincte de toute référence d'un groupe nominal antérieur ; s'il y avait identité référentielle, on serait dans le cas du défini, la seconde occurrence d'un élément déjà mentionné. (MILNER, 1978, p. 52) »

On peut illustrer cette théorie par un exemple crucial. Quand une personne voit des pommes au marché, elle peut s'exclamer : *des pommes, cette année j'en ai mangé peu*. On voit bien que *en* ne reprend pas les pommes vues au marché, mais reprend *des pommes* sur la base d'une identité lexicale et non référentielle puisqu'il est impossible de savoir à quoi se réfèrent « des pommes ». Ce qui prouve par ailleurs que l'indéfini renvoie au concept et non au référent mondain.

Une analyse détaillée de ce problème se trouve dans (RAKOTOMALALA J. R., 2017). C'est faute d'avoir établi cette différence entre l'objet défini et l'objet indéfini que des auteurs rendent impossible la mémorisation parce que le cas en question ne possède pas de trait distinctif identifiable :

« Ce cas est posé, lorsque le complément est le pronom *en* ; et les grammairiens discutent toujours à son sujet sans parvenir à établir des règles cohérentes. À notre avis, la forme adjectivale (le participe passé d'un temps composé avec auxiliaire *avoir*)² peut toujours demeurer invariable. Cette pratique se justifie : **a**) par la nature de *en* qui n'est pas à proprement parler un pronom d'objet ; **b**) par la pratique constante du français parlé qui, dans ce cas, ne fait jamais ressortir au féminin la consonne latente des formes adjectivales qui en comportent une : *Des pommes, vous en avez pris ?* Il n'en reste pas moins qu'on relève de nombreux exemples d'accord orthographique (cf. Grevisse, B.U. § 795) lorsque *en* représente un complément de valeur partitive. *Des connaissances, des conseils, mes trois fils en ont reçu*. (PINCHON & WAGNER, 1991, pp. 289-290) ».

² La parenthèse est de nous

Alors que le processus de mémorisation issue de l'introduction de la grammaire pour donner naissance au langage, afin de rendre possible la mémoire de contenu, procède de la distinctivité aussi bien au niveau du contenu qu'au niveau de grammaire.

De tout ce qui précède, nous pouvons faire une petite pause en théorisant la faculté mémorielle. Si la grammaire s'est greffée au protolangage pour devenir langage, cette greffe ne s'est pas faite par hasard, elle est commandée par la nécessité d'opposer les choses de manière binaire afin que la mémoire enregistre la différence pour identifier l'une ou l'autre partie de la totalité, et cette ramification binaire peut être menée à l'infini comme cela est présenté par la théorie fractale définie comme une figure mathématique qui présente une structure similaire à toutes les échelles allant de l'élément le plus englobant au plus petit englobé, comme le montrent les ramifications toujours binaires d'une fougère. Mais bien avant (MANDELBROT, 1984), CHOMSKY a bien senti la nécessité de la ramification à l'infini :

« Si une grammaire ne possède pas des processus récursifs, elle sera excessivement complexe. Si elle comporte des mécanismes récursifs, quels qu'ils soient, elle produira des phrases en nombre infini. (CHOMSKY, 1979 [1957], p. 27) »

La récursivité en linguistique doit être comprise comme une application de trait distinctif sur la forme et uniquement sur la forme à tous les niveaux de l'inventaire. C'est ce que montre l'efficacité de la paire minimale dans l'identification des phonèmes. Le pari de la forme en science du langage est poussé à son extrême radicalisation dans la glossématique de Louis HJELMSLEV puisqu'il affirme que : « Le sens devient chaque fois substance d'une forme nouvelle et n'a d'autre existence possible que d'être substance d'une forme quelconque ». (HJELMSLEV, 1968-1971, p. 70)

En effet, ce qui fait homme ou femme n'est pas la substance carnée, mais la forme obtenue par différenciation. Cependant, une mauvaise grammaire du genre comme l'attestent les castrats autrefois, ou les transgenres actuellement, peut brouiller la mémoire. De la même manière, une mauvaise grammaire de la langue empêche toute mémorisation active comme nous essayons de montrer dans cette dernière partie de notre travail.

Ainsi, à chaque fois qu'une différence doit être marquée à une étape de l'analyse, la grammaire produit une nouvelle ramification. Dès lors, à ce stade de notre analyse, nous devons mettre en lumière la différence entre nombre spécifié et nombre indéterminé.

2.2.3 LE NOMBRE INDÉTERMINÉ

Le nombre indéterminé et celui qui laisse une place vide à droite du verbe dans le cas des indéfinis. Il a pour expression le zéro phonétique, noté \emptyset . Il s'agit en l'occurrence dans la langue française de l'indéfini pluriel *des* et du partitif *du* qui obéissent en tant qu'indéfini à la reprise par *en*, mais avec un zéro phonétique à droite du verbe : *j'ai mangé du pain = J'en ai mangé \emptyset ; j'ai cueilli des pommes = j'en ai cueilli \emptyset* . La catégorie du nombre indéterminé se ramifie encore en deux branches à l'égard de sa combinaison avec la préposition *de* selon la règle suivante : « (...) la combinaison de la préposition *de*, suivie des articles *du* ou *des*, est soumise à réduction et que l'article est effacé ». (MILNER, 1978, pp. 66-67). Si l'article effacé est l'indéfini pluriel *des* le nom subséquent porte la marque du pluriel, si c'est l'article partitif *du*,

le nom demeure grammaticalement au singulier. C'est là toute la différence entre *j'ai beaucoup de travaux* et *j'ai beaucoup de travail*, toutes les deux sont des phrases parfaitement correctes.

Il nous reste une dernière ramification qui lie l'objet second à l'objet indirect

2.2.4 OBJET SECOND ET OBJET INDIRECT

L'objet second est prépositionnel parce qu'il est toujours précédé par la préposition *à*, et il est un pronom clitique de forme forte : *j'ai dit la vérité à Rasoà = je la lui ai dite*. En revanche l'objet indirect connaît de nouveau une ramification. Avec un objet inanimé précédé de la préposition *de*, le pronom est *en* et il est préverbal, si de type *à*, le pronom clitique est *y* : *je m'occupe de la salle = je m'en occupe ; je m'intéresse à la salle = je m'y intéresse*.

Par contre, si l'objet prépositionnel est un animé, d'une manière générale une personne, le pronom se distingue de celui de l'objet second en ce qu'il est laissé derrière le verbe avec sa préposition : *Rakoto s'occupe de la fille = Rakoto s'occupe d'elle ; Rakoto s'intéresse à la fille = Rakoto s'intéresse à elle*.

CONCLUSION

Le propre du narratif est d'être une complétude, une totalité qui se lit dans l'impossibilité d'ajouter ou de retirer quelque chose quand le récit touche à sa fin. Autrement dit, la mémoire qui enregistre le récit sait que c'est la fin des péripéties quand la transformation est accomplie et elle retient la différence entre la situation initiale et la situation finale. C'est ce que nous appelons ici intelligibilité narrative qui articule tout le langage selon une ramification de type fractal ou selon le terme de CHOMSKY : une récursivité. La syntaxe est ainsi née du besoin de mémoriser des contenus sémantiques et aussi du besoin de mémoriser ses propres règles. La binarité de la mémoire est bien mentionnée dans l'une de nos littératures universelles :

« Dieu dit : " Que la lumière soit ! " Et la lumière fut. Dieu vit que la lumière était bonne ; et Dieu sépara la lumière d'avec les ténèbres. Dieu appela la lumière jour, et il appela les ténèbres nuit. Ainsi il y eut un soir et il y eut un matin ; ce fut le premier jour » (Genèse, chapitre I, 3-5). »

Ce qui veut dire très exactement que la « lumière » projette en mémoire ce qu'elle exclut : les ténèbres. Ce premier couple d'opposition en engendre d'autres : « jour » VS « nuit », « soir » VS « matin » et ainsi de suite indéfiniment, la mémoire tisse son contenu en développant à chaque fois des couples polarisés. Si ce passage est le début absolu de la genèse, c'est parce qu'elle nous apprend la manière mémorielle de lire le monde et de se l'approprier pour les services que nous en attendons.

3. RÉFÉRENCES

- ARISTOTE. (1985). *Poétique*. Paris: Les Belles Lettres.
 BENVENISTE, E. (1982[1966]). *Problèmes de linguistique générale, I*. Paris: Gallimard.
 BICKERTON, D. (1990). *Language and Species*. Chicago: University of Chicago Press (USA).
 CHAROLLES, M., & SCHENEDECKER, C. (1993). Coréférence et identité: le problème des référents évolutifs. *Langages, 112 Temps, référence et inférence*, pp. 106-126.
 CHOMSKY, N. (1966). La notion de "règle de grammaire". *Langages, 4*, pp. 81-104.

Cinétismes (varia), Vol.1 – n°2, février 2023

CINETISMES, Douala, Cameroun

BP: 3132, FLSH, FREF, ESSEC, Université de Douala, Cameroun

<https://www.revue-cinetismes.com/>

ISSN-L 2791-2973 // E-ISSN 2791-2981

- CHOMSKY, N. (1979 [1957]). *Structures syntaxiques*. Paris: Seuil.
- COLEREDIGE, S. T. (1817). *The Major Works*. Oxford-New York: H.J. Jackson.
- DONALD, M. (1993[1991]). *The Origin of Modern Mind: Three stages in the evolution of culture and cognition*. Cambridge, Massachusetts: Harvard University Press.
- DUBOIS, J., & LAGANE, R. (2017 [1964]). *Larousse Grammaire*. Paris: Larousse.
- DUBOIS, J., JOUANNON, G., & LAGANE, R. (1961). *Grammaire française*. Paris: Larousse.
- FREUD, S. ([1912]1993). *Totem et tabou, Quelques concordances enter la vie psychique des sauvages et celle des névrosés*. (W. Marièlene, Trad.) Paris: Gallimard.
- GREIMAS, A. J. (1966b). "Éléments pour une interprétation du récit mythique". *Communications*, 8, pp. 28-59.
- GREIMAS, A. J. (1966b). Éléments pour une interprétation des récits mythiques. Dans B. E. Barthes, *Recherches sémiologiques: l'analyse structurale du récit* (pp. 28-59). Paris: Seuil.
- GREVISSE, M. (1997[1993]). *Le bon usage*. Paris: Duclot.
- HJELMSLEV, L. (1968-1971). *Prolégomènes à une théorie du langage*. Paris: éditions de Minuit.
- JAKOBSON, R. O. (1981[1963]). *Essai de linguistique générale*. Paris: éditions de Minuit.
- L'AVOCAT, F. (2004). *Usages et théories de la fiction: le débat contemporain à l'épreuve des textes anciens (XVI-XVIII siècles)*. Rennes: Presses universitaires de Rennes.
- MANDELBROT, B. (1984). *Les objets fractals*. Paris: Flammarion.
- MANDELBROT, B. (2010). *Les objets fractals: forme, hasard et dimension*. Paris: Flammarion.
- MARINETTI, A., & MELI, M. (1986). *Ferdinand de Saussure: le Légende Germaniche*. Padova: Libreria editrice Zielo.
- MARTINET, A. (1969 [1967]). *Éléments de linguistique générale*. Paris: Armand Colin.
- MILNER, J.-C. (1978). *De la syntaxe à l'interprétation, quantités, insultes, exclamations*. Paris: Seuil.
- PINCHON, J., & WAGNER, R. L. (1991). *Grammaire du Français*. Paris: Hachette Livre.
- PROPP, V. (1970 [1958]). *Morphologie du conte*. Paris: Seuil.
- RAKOTOMALALA, J. R. (2015). *Principe d'empirisme et français pour autodidacte*. Récupéré sur HAL Open source: <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-03225575/document>
- RAKOTOMALALA, J. r. (2017). *Logique narrative et acte de langage*. Récupéré sur HAL: <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01660020/document>
- RAKOTOMALALA, J. R. (2017, décembre 25). *Objet placé avant le verbe et la structure du "nom"*. Récupéré sur HAL: <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01672405/document>
- RAKOTOMALALA, J. R. (2018, mai 29). *Illéité*. Récupéré sur HAL-AUF: <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-01713949v1>
- RAKOTOMALALA, J. R. (2018, juillet 1er). *Trace narrative de l'illocutoire et fuite du réel extralinguistique*. Récupéré sur Amazon.fr: <https://www.amazon.fr/Trace-narrative-lillocutoire-fuite-extralinguistique/dp/6138411617>
- RIFFATERRE, M. (1979). *La production du texte*. Paris: Seuil.
- SAUSSURE, F. d. (1982[1972]). *Cours de linguistique générale*. Paris: Payot.
- SCHAEFFER, J.-M. (1999). *Pourquoi la fiction?* Paris: Seuil.
- TODOROV, T. (1968). La grammaire du récit . *Langages*, 3, pp. 94-102.
- TODOROV, T. (1971-1978). *Poétique de la prose, Choix, suivi de nouvelles recherches sur le récit*. Paris: Seuil.
- VICTORRI, B. (2002). Homo narrans: le Rôle de la narration dans l'émergence du langage". *Langages*, 146, pp. 112-125. Récupéré sur <http://www.lattice.cnrs.fr/>.
- WITGENSTEIN, L. J. (1961). *Tractatus philosophicus*. Paris: Gallimard.